

Gérard
Starck
Le Belvédère

1997



Tiré du livret édité par le Centre Européen d'Actions Artistiques Contemporaines

Béton blanc, 8.12 x 9.60 x 9.60m

Installée au Hohwald depuis juin 1997 : une construction inscrite dans un carrée de 9.60m de côté au sol, haute, en son centre, de 8.12m, blanche, baptistère roman dont il ne resterait que les contours austères, rien qu'un dessin ; on voit à travers. Dessin fait pour mieux voir le paysage et fait pour y être vu. Blanc. Blanc comme on dit du silence au milieu de la parole, trou de mémoire. On l'a appelé *Le Belvédère*.

Lorsqu'on lui proposa de concevoir une sculpture pour un site dans les Vosges, sans le lui montrer d'abord, Gérard Starck imagina du grès, des rochers, des ruines, peut-être d'anciens châteaux ? Puis il vit le site du Hohwald ; tous les projets qu'il avait échafaudés s'écroulèrent en voyant le pré doucement vallonné sans fin où paissent des vaches. Le maire du Hohwald qui souhaitait vivement une œuvre, précisément là, lui apprit qu'il y avait eu à cet emplacement, non loin de l'hôtel abandonné, une gloriette dont il ne reste rien, aujourd'hui. Souvenirs d'une vie passée, de villégiatures, dans ces courbes.

Il réoriente son travail. Sa sculpture, aujourd'hui, a une relation forte avec le paysage vers lequel trois faces du Belvédère sont tournées, la quatrième l'étant vers le village. On la voit de quatre points de vue et on voit quatre points de vue de l'intérieur. C'est un travail d'une très grande légèreté qui privilégie le paysage. « Il faut sentir la potentialité du lieu par le silence de ce lieu, mettre en évidence la qualité du vide, le vide avec un cadre et des pôles. Il doit exister une relation entre la lumière et le spectateur... » (Extrait d'un entretien avec Gérard Starck).

On se sent Gulliver : *sans doute les philosophes ont raison de nous dire que rien n'est grand ni petit que par comparaison (extrait de Voyages de Gulliver, Jonathan Swift)*. C'est l'effet que l'artiste souhaite : que l'objet seul n'existe pas en soi. Il ne doit pas y avoir de référence fixe à une échelle de grandeur, vu de loin l'objet doit redevenir une maquette fragile, un petit objet posé dans le paysage. Et on se rapproche, et on entre dans le belvédère, dans une autre dimension de soi. On perd les repères. Tout simplement relatif. *Le Belvédère* est habitable, de près. « C'est un objet sans orgueil. Une figure silencieuse, froide, sans référence » (extrait d'un entretien avec Gérard Starck). Ses lignes blanches, de béton blanc comme du plâtre, géométriques, recadrent une nature sans horizon, toile de fond d'une mise en scène intime. Ce qui serait le sol est surélevé, flotte au dessus du pré, le silence passe comme l'air sous le plan du sol, n'entrave pas le travail naturel et banal des saisons, de l'herbe qui pousse mais n'affecte pas l'objet.

L'objet ? L'artiste parle ainsi de son œuvre. *Le Belvédère* vit à un rythme différent, en dehors du rythme du travail du pré, de la forêt, des saisons. Ce serait « comme une ruine en devenir » (extrait d'un entretien avec Gérard Starck). Et l'œuvre ne lui appartient plus ; il en est devenu un spectateur, parmi d'autres.